

tant longuement étiré, je me dirigeai en maugréant vers mon lit, en adressant mentalement au sanglier marabout, toutes les injures du chasseur bredouille au gibier absent.

J'avais à peine fait quelques pas que je m'arrêtai très ému : dans le silence de la nuit, qu'à peine rompait le bruit de mes pieds chaussés de sandales qui glissaient dans l'herbe sèche, j'avais entendu un sussement, semblable à celui qui produit un corps souple roulant dans les feuilles mortes. J'écoutai un bon moment : plus rien ! je repris ma marche lente, pensant m'être trompé.

De nouveau le bruit étrange se fit entendre, très net.

Pour le coup, c'était trop fort ! j'étais évidemment suivi, mais par qui ? Faisant sauter dans mes mains le fusil que j'avais sur l'épaule, je fis craquer les batteries en élevant la voix : "Est-ce toi, Ali ?" si je, croyant à une plaisanterie d'un des chasseurs, coutumier du fait, et qui avait peut-être, comme moi, affûté sans succès le sanglier diabolique.

Personne ne répondit.

Je me remis en route, l'oreille au guet, comptant que je n'aurais plus à m'inquiéter d'un fauve, qui aurait fui à mes paroles, ni d'un malfaiteur qui devait me savoir sur mes gardes.

Chose bizarre, le bruit se reproduisit toujours tout près et derrière moi. Je fis quelques pas très rapides et vivement me retournai ; la nuit était trop obscure, la broussaille trop dense, je n'aperçus rien.

Il me vint alors à l'idée que j'avais à ma suite une panthère, c'était sa présence qui, probablement, avait empêché mon sanglier d'accomplir ses promenades nocturnes.

Cette idée, je l'avoue, me fit passer un froid dans le dos ; comment, dans cette obscurité me défendre de la bête qui m'épiait sans doute et devait être de belle taille pour avoir mis en fuite le monstreux solitaire.

J'étais presque inévitablement perdu si elle attaquait. Décidé à me défendre énergiquement, je tirai de ma poche un long couteau catalan, affilé comme un rasoir, cadeau de mon frère (le fusil dans l'ombre devenait en effet plus inutile qu'un bâton), serrant l'arme dans la main droite, je m'adossai à un gros chêne pour ne pas être pris par derrière, mode d'attaque familier aux félins. Pas un souffle ne se fit entendre dans le calme de l'atmosphère.

Je restai assez longtemps contre mon arbre, dans un état d'esprit inexplicable, en proie à la rage et à la peur.

Enervé de mon attente vaine, désireux de hâter le dénouement et de précipiter l'attaque du fauve, je m'accroupis : je savais que la panthère, qui redoute l'homme debout, se jette facilement sur une personne courbée, ou couchée. Je serrais follement mon couteau, les yeux dilatés pour mieux voir et rien ne vint. Je me sentis envahir d'une crainte mystérieuse ; les histoires kabyles seraient-elles vraies ? Est-ce qu'il y a véritablement des génies malfaisants habitants des forêts ? Y a-t-il vraiment des animaux marabouts ?

J'essayais de me moquer de moi-même et de mes craintes sans y parvenir. Influence du milieu, pensais-je : c'est la solitude, la voûte sombre des bois qui m'opresse.

Fuyons vers les prairies, vers la clarté.

Je courus en bondissant par dessus les cystes mûrs et soudain, paralysé, je m'arrêtai. Le froufrou inexplicable m'avait suivi ! La bête n'était pas découragée ; elle me guettait, me suivait, allait me prendre traîtreusement par derrière.

Mais, j'y suis, pensais-je ; ce n'est pas un fauve, ce n'est point la course nette et trottinante d'un sanglier, le pas de velours d'une panthère, c'est le glissement d'un serpent. Mais quel serpent ? il doit être énorme, pour faire un bruit pareil, car les reptiles, même de forte taille, rampent sans froisser un brin de mousse. Est-ce un de ces monstres que jadis l'Afrique vomissait de ses flancs ? un python ? le boa de Régulus ?

Je devenais fou ! je me rappelais que les Kabyles disaient aux vieillés, avoir connu des gens qui avaient rencontré de ces monstres Où ? on ne savait trop. Ils ne les avaient pas vus eux-mêmes, mais c'était une histoire vraie, affirmée par des gens dignes de foi ! Ces balivernes tournaient

dans ma cervelle et y prenaient corps. Néanmoins, secouant ma torpeur lâche, encouragé par la clarté relative de la lisière de la forêt, je fis, essayant de me raisonner, quelques pas encore.

La bête fit de même, sur mes talons.

Une bouffée de chaleur me monta à la tête, en même temps que mes dents claquaient, que mes reins se raidissaient sous un frisson d'angoisse.

Je pivotais automatiquement, les doigts brisés à force de serrer mes armes ; je regardais d'abord à hauteur d'homme, sans rien voir, puis ce que je n'avais encore osé ni songé de faire, j'abaissai mes regards vers la terre... Horreur !

La bête était là !...

D'un brun livide, son corps gisait immobile dans les herbes brûlées ; je distinguais les contours cylindriques de ses anneaux, sans apercevoir pourtant la tête : Elle était de la grosseur de la cuisse, longue, longue, se perdant dans une touffe de cyste... Voilà l'ennemi !... Jetant mon fusil, d'un bond fou, sautant en hauteur pour éviter la gueule cachée du monstre, je me ruai sur le corps... Ma lame, tenue à deux mains, entra dans un objet mou, flasque et comme rugueux ; le coup fut tel que le manche suivit le fer... D'un autre bond énorme, je me retournais pour m'enfuir, laissant mon couteau perdu dans la blessure.

Non, je vivrais mille années que je n'oublierais jamais la sensation horrible qui suivait. Enlacé par un repli, qui m'étreignait les reins et l'estomac, je fus rudement jeté en arrière. Rien ne saurait rendre l'épouvantable peur qui me saisit en cet instant si court que dura ma chute.

Ma tête porta sur un roc aigu et je m'évanouis : pourtant, idée atroce ! j'eus le temps de songer : "Je suis sans défense, la bête est là ! elle va m'enlacer de ses replis visqueux, m'engloutir, me digérer demi-vivant !..."

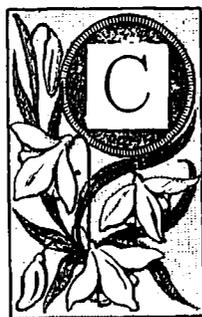
* *

Quand je m'éveillai, la tête endolorie du choc reçu, il faisait petit jour. Surpris d'être encore de ce monde, je regardai peureusement derrière moi : Ma longue ceinture de laine rouge, presque toute déroulée, gisait, percée de part en part par mon couteau, entré jusqu'à disparaître dans la terre dure. C'était là la bête monstrueuse qui m'épiait, qui m'avait suivie, glissant sur l'herbe, puis m'avait jeté à terre, lorsque, fixée au sol par l'alarme, elle m'avait retenu dans ma course insensée, par ses derniers enroulements !

C'est égal, j'ai eu trop peur ! on ne m' reprendra plus ! Vive le grand soleil et méfions-nous des sangliers marabouts !

BOU-YANÈS.

LE FILS ADOPTIF DU 3e CHASSEURS



ÉTAIT en 1881. Le 3e chasseurs à cheval était au camp à Châlons ; il était cantonné dans une série de villages. Le 2e escadron occupait Cuperly, et c'était chaque jour, dans les petites rues du hameau, le va-et-vient des soldats, mêlant leur gaieté bruyante et "bon enfant" au sympathique accueil des habitants.

Parmi les plus empressés autour d'eux, les chasseurs avaient remarqué un petit malheureux d'une douzaine d'années, à la physionomie intelligente, mais pieds nus, presque déguenillé.

Chaque jour, il attendait le retour de l'escadron, parfois, même, il allait au-devant de lui, très loin, vers le lieu des manœuvres. Quand les cavaliers descendaient de leur monture, il tournait autour d'eux, s'ingéniait à les aider ; il avait sa place marquée à la "popote", dont la meilleure part lui était réservée. Tous le connaissaient, officiers et soldats.

D'où venait-il ? On ne savait au juste. Les gens du pays disaient que c'était un petit vagabond ; à la vérité, ses parents ne s'occupaient pas de lui. Il avait poussé à la diable, à travers champs, vi-

vant de l'air du temps et d'un morceau de pain donné dans les fermes, couchant dans les granges, pas peigné, pas vêtu.—un vrai petit sauvage. Les chasseurs avaient eu pour lui un attrait tout-puisant : jamais on ne l'avait accueilli et choyé de la sorte ; aussi ne quittait-il plus les soldats.

* *

Après les manœuvres, tous les régiments amassés autour de Châlons regagnèrent leurs garnisons. Au moment du départ des chasseurs, l'enfant se montra tout triste, il disait aux soldats : — Emmenez-moi !

Un enfant ne s'emporte pas comme cela dans une poche ! Toutefois, les chasseurs étaient peints de laisser là ce pauvre petit. Qu'allait-il devenir ? En l'abandonnant, ne le condamnerait-on pas à continuer sa vie errante, à devenir un mauvais sujet ? Il y avait là un acte de sauvegarde à accomplir.

Quelques soldats allèrent trouver le capitaine et lui dirent :

— Laissez-nous prendre le petit avec nous.

Le capitaine y consentit. Le petit vagabond fut placé sur l'un des fourgons... et en marche !

— Je savais bien que vous ne me chasseriez pas ! s'écria l'enfant.

C'est à Amiens que le 2e escadron du 3e régiment de chasseurs à cheval tenait garnison. Tout d'abord, le petit—qui s'appelait Auguste Beuzart—fut logé dans la chambre des fourriers et nourri à la cantine. Mais cette existence ne pouvait durer ; il fallait assurer le sort de celui qu'on avait adopté ; le choyer n'était point suffisant ; on devait s'occuper de son éducation et par là, de son avenir.

Le moyen pratique d'assurer la durée de leur bonne action fut que tous les cavaliers, à chaque prêt, y consacraient un sou, les brigadiers, deux, les sous-officiers, quatre. Si l'on songe que les soldats ont eux-mêmes à peine le nécessaire, ce prélèvement équivalait à un vrai sacrifice. Je dois ajouter que les officiers voulurent s'associer à l'œuvre charitable des soldats.

Auguste Beuzart fut placé en pension.

Au bout de la première année, quand, couvert de lauriers,—car l'enfant avait fait honneur à ses protecteurs et il était devenu un excellent élève,—quand il revint à la caserne, sa maison paternelle, le capitaine fit rassembler tout l'escadron en grande tenue. C'était fête de recevoir le petit collègue ! L'enfant, dans le cercle des soldats, lut alors un petit compliment gentiment tourné, où il remerciait ses chers et grands camarades de ce qu'ils avaient fait pour lui et promettait de continuer tous ses efforts pour s'en rendre digne.

Cinq années se passèrent. Le 2e escadron alla d'Amiens à Abbeville ; bien des soldats étaient partis, bien d'autres étaient entrés au service : Auguste Beuzart était toujours l'enfant adoptif. Officiers et soldats avaient pour lui le même attachement ; les nouveaux arrivés avaient le cœur à la hauteur de leurs devanciers ; ils apprenaient de leurs camarades que l'escadron avait un enfant dont il était fier et le sou du prêt fut toujours versé avec la même régularité.

Enfin, Auguste Beuzart atteignit ses dix-huit ans. Ce jour-là, il signa son engagement volontaire. Revêtu de l'uniforme tant désiré,—le dolman bleu et le pantalon rouge, image pour lui non seulement de la patrie, mais de la famille,—il fut incorporé à son cher 2e escadron. A cette occasion, le colonel adressa un ordre du jour au régiment. Après avoir rappelé brièvement les faits, il félicita en un fier langage tous les hommes du 2e escadron de s'être unis dans une bonne œuvre et d'avoir eu cet honneur de former un homme et un soldat.

Le 3e chasseurs a des noms de batailles inscrits sur son étendard, souvenirs de gloire qui sont la fierté du régiment. Recueillir un enfant, l'adopter, l'élever et le recevoir dans ses rangs, cela n'est pas fait pour déparer un tel passé. Et l'on peut prédire à l'avance que les belles actions seront faciles, dans l'avenir, à ceux qui savent si bien accomplir une bonne action.

Aujourd'hui l'enfant est devenu le colonel du régiment.